

Pour le 10^e
anniversaire
de l'ANEF

LES DEBUTS DE L'A.N.E.F.

Racontés par Madame Jean MICHELIN

Le 24 MARS 1962

(Bureau National)

On dit "l'A.N.E.F. a dix ans....."

En réalité, elle est plus ancienne que cela. D'une manière très embryonnaire, j'ai, pour ma part, commencé à y penser en déportation, pendant que d'autres qui devraient être ici, y pensaient en France.

La déportation est une expérience humaine extraordinaire. La faim, l'angoisse, l'épuisement font tomber tous les masques. On connaît les êtres à nu, on se connaît soi-même de la même façon.

Parler de la déportation, c'est une entreprise impossible.

Quand bien même on détache quelques faits particulièrement horribles ou révoltants.

Quand bien même on accumule (et c'est alors très long), tous les détails sordides et misérables qui formaient la trame de la vie quotidienne,

.... on n'arrive pas à donner l'impression de tension et d'angoisse qui a été celle de tant de jours et de tant de nuits.

Les raisons de cette angoisse, elles sont faciles à deviner, puisque nous étions livrées à des fous hystériques dont les réactions étaient totalement imprévisibles et souvent terribles. Livrées, sans défense, sans aucune possibilité de préserver la compagne la plus chère, une amie, une soeur, d'un traitement infâme.

Sans parler de la fouille de Rawensbrück, où tout nous avait été pris, vêtements bagages, même nos alliances : nous étions dépouillées de tout ce sur quoi on a l'habitude de compter : un certain aspect extérieur, une possibilité d'influence, de crédit, qui permet parfois de rendre service aux autres.

Tout cela c'était fini, nous étions plus que des femmes en robes rayées, soumises à la même faim, la même fatigue, la même anxiété.

Alors, que pouvions-nous donner, les unes aux autres comme entr'aide ? Rien de matériel - nous étions toutes aussi pauvres - et il n'était certes pas question de donner sa tranche de pain.... Rien de spirituel, nous n'avions ni le temps, ni la force de le faire.

Il ne nous restait, mais cela très fort, que ce qui est du domaine du coeur et de l'affection. Il s'est échangé entre nous, entre nous toutes, des trésors de tendresse, dans les sourires échangés pendant le travail, sous les yeux et malgré la brutalité de nos gardiennes; dans les regards et les mots d'encouragement glissés pendant les longs appels interminables, lorsqu'une compagne était sur le point de s'effondrer dans la manière de raconter sa vie, de s'entretenir ensemble d'êtres chers....

On se confiait, n'ayant plus rien à se donner.

N'allez pourtant pas vous représenter entre nous des rapports d'une douceur idyllique... certes non, le ton était très rude. On ne s'attendrissait pas en paroles et il ne fallait pas s'attendrir. Il y avait une dureté nécessaire pour garder son moral, et nous savions trop que le moral était l'élément principal de notre résistance physique.

Sur quoi donc puis-je baser mon assertion d'une entraide d'affection ?

(là, j'entends la voix railleuse de trois de mes compagnes, brillantes journalistes : "vous rêvez..... il n'y a qu'un troupeau de femmes dont l'égoïsme monumental grandit d jour en jour....". Non, il n'y a pas que cela, et je l'ai senti par de menus faits très révélateurs.

Un dimanche, à la fin d'un appel exténuant, je m'étais laissée prendre dans un remous de polonaises sauvages, se ruant sur la queue de la soupe. J'écoutais sans forces, au bord de la syncope. J'allais tomber et être piétinée par la ruée. Aucune de mes amies, aucune Française n'était proche. Tout à coup, je me suis sentie saisie aux épaules par la grande Gilberte, communiste : "bon quoi qu'est-ce que vous avez ?". Elle m'a projetée, hors de la mêlée en criant : "allez ouste" ! laissez passer une malade" et, poussée de bras en bras, je suis arrivée en haut des deux étages du Block pour m'affaler sur ma paillasse.

Gilberte n'était pas de mon Commando, nous ne nous connaissions que pour un bonjour, bonsoir. Elle n'était pas une tendre, certes ! et c'est à la force des poings qu'elle m'a sortie de la mêlée. Mais, si j'étais jusque là, "Madame MICHELIN, quelqu' de l'autre côté de la barrière....", j'ai cessé de l'être à cette minute, et elle n'a vu qu'une vieille femme à cheveux blancs qui avait besoin d'aide.

Dans les camps de femmes, nous étions intégralement mêlées aux "filles de joie" puisque des "bordels" entiers avaient été déportés.

J'ai pu constater chez certaines filles de joie des possibilités de générosité dans les services rendus, qu'on ne trouvait plus chez des femmes dites "bien élevées", parce que la peur et l'instinct de conservation créent, en effet, des égoïsmes monstrueux : constater chez d'autres une dégradation si profonde qu'elle semblait irrémédiable. (Je revois Germaine et Monika en disant cela).

Parler avec elles, les écouter plutôt, on avait très besoin de se raconter et, là non plus, on ne se bluffait pas, on faisait revivre ce qui avait été des pans de vérités criants de vérité.

J'ai écouté pendant des heures d'atelier, alors que nous étions mal surveillées, Raymonde, fille "en carte" depuis huit années, qui avait deux filles élevées au pays par sa vieille maman : "et mes filles, vous savez Madame MICHELIN. Elles sont bien élevées, elles feront leur communion".

La grande Renée MORUE, d'un "bordel" de marins de Cherbourg, qui avait été obligée par ses parents à se prostituer à l'âge de 14 ans. Renée avait pris en prison son premier repas chaud, n'ayant vécu jusque là que de rognures, ou de brides de charcuterie (son "bordel" devait être de très bas étage). Elle gardait cependant une possibilité détonnement devant des êtres différents d'elle : une jeune fille très pure ou une mère de famille.

Je la revoie, sanglotant et criant au milieu du Block, un jour où il avait été question (ce qui ne s'est pas fait) de regrouper séparément :

- les déportées politiques
- les droits communs
- les filles de joie,

"On n'en sortira donc jamais, hurlait Renée, il faudrait toujours menée cette vie de chien, on est marquée pour la vie !".

Au retour, Renée s'est mise ou remise à boire et est morte très vite d'une crise de délirium trémens. Elle nous appelait toute dans son délire.

Ecouter, écouter beaucoup, ce qui faisait dire à mes compagnes journalistes : "votre goût singulier pour la canaille".

Souvent, très souvent se dire : mais ! si quelqu'un s'était trouvé là à ce moment précis de misère ou d'abandon si on lui avait tendu une perche, si on ne l'avait pas laissée s'enfoncer, s'il y avait eu une amitié, une possibilité de travail, une présence affectueuse, mais la dégringolade ne se serait pas produite. A ce moment-là ou à cet autre, il était temps encore. Seulement, jamais personne ne s'est trouvé là au moment v Elles n'ont connu que la guigne, l'abandon, le mépris.

Au retour, (c'est difficile de revenir de déportation, on est désaccordé de bien des choses), j'avais encore un petit rôle chez les Guides de France, mais comment nomme A.N.E.F., mon seul désir était de m'occuper des filles les plus malheureuses, et surtout d'empêcher des filles très jeunes d'arriver à cet abîme d'avalissement que j'avais coto

Alors, cela devait être début 1946, par le biais du scoutisme, j'ai regardé du côté de la délinquance féminine, et constaté avec joie, que les cheftaines ne m'avaient pas attendue pour pénétrer dans les internats de rééducations, sous la forme de loisirs organisés.

Rééducation et le bulletin de l'ANEJI, mais nous avons tout de suite débordé le cadre du scoutisme.

Bien sûr, nous avions des cheftaines de loisirs, d'autres cheftaines, venues pour information, mais aussi parmi les stagiaires, les professions et les origines les plus diverses. J'ai noté :

assistantes sociales
assistantes près les tribunaux
assistantes rurales
monitrices de maisons d'enfants
Jocistes, Jécistes - Etudiantes en Psychologie,
Psychotechniciennes, Infirmières, Institutrices
Secrétaires, Déléguées permanentes et déléguées bénévoles
à la liberté surveillée
monitrice de foyer maternel, Directrice de centre,
Orienteuse, Travailleuse familiale, etc....

Deuxième stage en 1949 à Chevilly

(j'y partageais la chambre de F. MALLEON et, cette époque, date de la certitude de ses qualités exceptionnelles pour ce que nous voulions réaliser).

Sous le patronnage de l'éducation surveillée.

Présence de Monsieur GRANJON.

Maîtrise : M. Marguerite MICHELIN

Yvonne Rodary

La Très Honoré Mère des refuges

La Mère Conseillère des Bons Pasteurs d'Angers

Monique NERY

Angèle BERTHY

Parmi les participants : Françoise MALLERON, Claudie VIEU-FAUCONNIER, cheftaine d'Eclaireuse, Andrée MARTIN, conférencière et stagiaire.

Sujet : les méthodes de rééducation dans les Bons Pasteurs et au Nid. Etude fait en commun avec dix sept religieuses venues aussi bien des maisons du Bon Pasteur d'Angers que du Refuge de Chevilly.

Troisième stage en 1950 à Marly

Sous le patronnage de l'éducation surveillée représentée par Mr. SINOIR.

Sujet : semi-liberté et réadaptation sociale des jeunes filles.

Maîtrise : Mme MICHELIN et Mme HAARDT.

Un mot sur Brigitte HAARDT. Elle était la secrétaire de JOUBREL et assistait de dos, à nos réunions mensuelles du scoutisme français, étant penchée sur son travail.

Je trouvais à Brigitte HAARDT un dos très sympathique...et la première fois que nous avons descendu l'escalier ensemble, nous sommes devenues amies.

En bas des cinq étages, nous faisons de l'ANEF.

Dans plusieurs villes de France : Pau, Chambéry, Le Puy, Marseille, Orléans, des journées de loisirs avaient lieu régulièrement, des colonies de vacances, des essais de camps avaient été faits.

Angèle BERTHY, que je connaissais depuis des années par le Guidisop, avait fondé le Feu de l'Impossible à Chevilly.

Geneviève BOUTAULT, Cheftaine Guide à Paris, avait fondé une compagnie d'éclaireur à Cadillac puis à Brécourt. Monique BEAUTE-NERY, Cheftaine Guide de Toulouse, était éducatrice à Fresne, etc....

Bon, prendre contact avec les Supérieures d'Ordres, Bons Pasteurs, Refuges, tâcher de coordonner, correspondre, organiser des rencontres.

La première journée d'études a lieu en 1947, à Chevilly, dirigée par Angèle BERTHY.

Puis nous avons fait des stages annuels.

Ces stages étaient sous le vocable du "Scoutisme français", nous les faisons en "Scoutisme féminin", c'est-à-dire avec les éclaireuses, mais nous avons tout de suite été très aidées par Henri JOUBREL, Jacques ASTRUC et Jacques REY, représentants des associations masculines.

Notre premier grand stage eut lieu en 1948 à Marly. J'y suis arrivée avec le bras droit dans le plâtre, et c'est Angèle BERTHY qui m'a servi d'infirmière (toutes mes notes sont écrites de la main gauche).

La maîtrise : Marie Marguerite MICHELIN
Monique NERY
Angèle BERTHY
Dominique RIEHL
Geneviève BOUTAULT

Parmi les stagiaires : F. MALLERON
M.T. FLAVIGNY

Le thème du stage : Prévention, Rééducation, Réadaptation.

Soixante dix participantes : seize venues de Paris, les autres absolument de tout la France, (donner la liste des villes serait fastidieux);

Nous avons été les premières stupéfaites de trouver une audience si large. La propagande avait été faite par les revues scoutes, aussi, sans doute, par le journal

Elle nous a beaucoup apporté par son esprit clair, sa chaleur de coeur, et jouera encore un rôle précieux à l'ANEF, si les circonstances de sa vie ne l'avaient forcée à nous quitter.

Quatre vingt sept participantes, le tiers de Paris parmi elles :
Yvonne RODARY, Claudie FAUCONNIER, Monique NERY, Angèle BERTHY, Françoise MALLERON, M. Thérèse FLAVIGNY, Odette POMMIES, éducatrice à Cadillac, Suzanne COURIOL, psychologue à Clermont-Ferrand.

Quatrième stage en 1951 à Marly

Maîtrise : Mme MICHELIN, Mme HAARDT, A. BERTHY, M. BEAUTE-NERY, Mme DE CHERISEY,
Mme FAUCONNIER, M.T. FLAVIGNY

parmi les quatre vingt trois participantes, treize de Paris : S. COURIOL,
F. MALLRON

Jacqueline DUVAL, conférencière et stagiaire

C'est la première fois que vous voyez le nom de Françoise de CHERISEY dans les stages... (je crois qu'elle n'aime pas beaucoup les stages) mais elle était déjà très fort engagée dans le travail quotidien qui se poursuivait par ailleurs, vous allez le voir par la suite. Nous avons quitté le Guidisme actif à peu près au même moment. Nous aimions travailler ensemble, et le sort des filles malheureuses et isolées nous préoccupait autant l'une que l'autre.

J'arrête ici la liste des stages scouts.

Le stage de 1952 est déjà un stage ANEF.

Car ces stages sur lesquels je me suis peut être trop étendue, n'étaient tout de même, qu'une part épisodique de l'activité des sept fondatrices.

En effet, que s'était-il passé parallèlement ?

Notre petite histoire de loisirs en internat nous avait entraînées beaucoup plus loin que nous ne le pensions.

Vous savez qu'en France les Internats de rééducation pour la délinquance féminine sont tenus à 90 % par des religieuses cloitrées.

Il s'y fait un très bon travail de rééducation proprement dite : la réinsertion dans la vie ne peut être préparée que de façon assez théorique, les Educatrices Religieuses ne pouvant guider leurs jeunes lorsqu'elles accèdent à la liberté.

La situation a maintenant évolué.

Les filles sortaient avec un petit pécule, un petit trousseau, un petit bagage professionnel et une place... Vous savez aussi que la première place est rarement la bonne, soit que la jeune fille ne puisse s'y adapter, ou qu'elle soit trop désireuse d'essayer ses propres ailes, ou que la place ne soit pas valable ce qui arrive aussi.

Alors au premier échec, la fille est venue tout naturellement retrouver la cheftaine de loisirs, parce qu'elle ne connaissait qu'elle en milieu ouvert, pour lui demander une chambre, un travail, un peu d'affection, etc.....

Les énormes problèmes qui se sont posés à nous, nous ont montré que, s'il fallait maintenir les loisirs en internat, (et vous savez avec quelle persévérance Angèle les maintient), le travail urgent et indispensable se trouvait à la sortie de l'internat.

Les homes de semi-liberté, les services de suite existaient peu ou pas à cette époque, et notre petite équipe, sans aucun moyen, a du faire face à ce que l'ANEF de maintenant connaît bien : la fille qui arrive à 22 heures, et qu'il faut loger, le travail qu'il faut trouver dans les 12 H., l'enfant qu'il faut placer ou héberger etc...

Ce fut une période héroïque, dont Monique et Angèle vous parleraient bien mieux que moi. Monique était éducatrice à Chevilly..., elle était souvent à Pigalle, le soir, et nous ramenait des cas impossibles dont certains ont cependant été résolus.

Nous avons toute cette conviction - et nous la gardons - que le résultat visible, c'est-à-dire la réinsertion d'une fille n'est pas la seule chose qui compte mais, qu'une amitié témoignée, une attention fraternelle donnée à un être même, si elle reste sans résultat apparent, garde une valeur de semence qui germera on ne sait où, on ne sait quand, et cela n'a pas d'importance si on ne voit jamais le résultat, pourvu que le geste amical ait été fait vraiment de femme à femme.

Je ne crois pas trahir la pensée de Monique ou de Maïté FLAVIGNY qui commençait son travail présidément aux Equipes d'Amitié.

Tout de même, la vie quotidienne était rudement difficile... Une fille en amenait une autre et nous avons débordé très vite le cadre des sorties d'internat.

Angèle a hébergé, je ne sais combien de filles, en particulier Yvonne et sa ravissante petite fille. Un soir en rentrant Angèle a bien retrouvé la petite fille mais pas d'Yvonne. Comme Angèle repartait au travail le lendemain, il a fallu prospecter en vites les crèches d'accueil et, plus tard, les oeuvres d'adoption, car malgré les recherches entreprises Yvonne n'a pas reparu.

Chaque cas difficile nous a amenés ainsi à nous roder, à chercher les solutions et à sentir la pauvreté de nos moyens.

Inutile de vous dire que dès cette époque, j'étais la trente sixième roue du carrosse, et je pense que toutes celles, dont je vous parle, qui se montraient si généreuses et si efficaces ne m'ont supportée que, parce que vraiment une amitié profonde nous liait et que les soucis de l'une étaient les soucis de toutes.

Nous nous réunissions généralement dans de petits bistrotts, on se téléphonait, on courait à droite, à gauche.

Puis à la longue on s'est dit que cela ne pouvait durer ainsi, qu'il y avait trop à faire, et que pour être efficaces, il nous fallait un local, de l'argent, une permanence des moyens, donc créer une association déclarée selon la loi de 1901.

J'ose dire que je l'ai fait la mort dans l'âme, j'avais si peur qu'un grand "machin" officiel ne risque de détruire ce précieux amour qui était l'essence de notre être et de notre action.

orsque Brigiette HAARDT qui avait un esprit constructif me décrivait en très grand tout ce qu'une association pourrait réaliser..... Je voyais intuitivement sans pouvoir me le préciser, la crise de croissance que subit l'ANEF aujourd'hui en 1962.

Mais, tout de même, il fallait faire quelque chose, nous étions acculées. J'ai commencé par le tour des Ministères : éducation surveillée, population, visite au président des juges des enfants à la liberté surveillée (souvent en compagnie de B. HAA pour m'assurer qu'il n'existait pas déjà une association répondant à ce besoin particulier des jeunes filles isolées de 18 à 25 ans. Je ne voulais surtout pas fonder une association pour le plaisir d'en faire une, alors que nous pouvions, peut être, nous affilier à quelque chose de préexistant.

Tous m'ont assuré que nous répondions à un besoin réel, qu'il y avait un "trou" dans la gamme des oeuvres, et que notre travail était nécessaire.

Monsieur ASSATSIANY, à la population, a même été plus loin,, promettant que nous serions subventionnés si l'association était réellement nationale et pas uniquement parisienne, ce qui correspondait pleinement à nos intentions (promesse qui a été tenue de part et d'autre).

Monsieur ASSATSIANY s'est fait de plus de parrain de l'ANEF, en lui donnant un nom - que tous nos cerveaux réunis n'avaient encore pu trouver.

Alors on s'est jeté à l'eau. C'est dans le bureau de JOUBREL que, à sept, nous avons décidé la fondation de l'ANEF : MICHELIN, HAARDT, NERY, BERTHY, CHERISEY, MALLERO WOLF (Nicole WOLF nous a quittées assez vite pour prendre poste de déléguée permanente à la liberté surveillée).

Les statuts ont été déposés le 4 JANVIER 1952.

Le 5 JANVIER, nous avons élu notre premier bureau national :

Mme MICHELIN, présidente

Mme HAARDT, vice-présidente

Mme DE CHERISEY : trésorière

Melle MALLERON, secrétaire générale

Melle FAUCONNIER, secrétaire générale adjointe

Le 1er AVRIL 1952 : notre première assemblée générale à laquelle assistait le Docteur LANG, GUYOMARCH -secrétaire général de l'ANEJI- ASSATSIANY, JOUBREL, naturellement le conseil d'administration tout frais émoulu, et un bon nombre de cotisants.

A cette assemblée générale, nous réaffirmons notre intention de créer dès que nous le pourrons des sections de province.

Hum ! la vie était plutôt difficile en ce printemps 1952. Les biens de l'association se composaient en tout et pour tout de 20.000 F donnés par les guides de France et d'une boîte aux lettres à la fédération des éclaireuses qui avaient accepté que le siège social soit déclaré chez elle, mais sans pouvoir donner aucun local.

Nous avions pourtant un espoir immense qui était l'acceptation de Françoise MALL pour le poste de Permanente. Françoise, nous l'aimions toutes, nous la désirions depuis des années. Il s'agissait pour elle de quitter Bourges, ses parents, son poste de dire du service social de l'enfance. Nous avons insisté beaucoup près d'elle pour lui faire prendre cette décision.

J'ai emporté son adhésion définitive un jour de l'été 1952 où j'avais été la retrouver en Auvergne à une colonie des enfants de la sauvegarde du cher. Nous avons passé l'après midi ensemble dans la verte vallée de la Sioule et je suis partie avec son accord. C'est une lourde responsabilité. Pendant dix ans je ne l'ai pas regrettée une seule minute, mais elle me pèse fort depuis la démission de Françoise.

Françoise est entrée à l'ANEF le 1er Décembre 1952. L'appartement de la rue des Canettes où nous avons transféré le siège social a été aménagé à la même époque. Aménagé, si on peut dire, Mme de KER-RAOUL nous a donné deux chaises, Mme HAARDT une table, Mme DE CHZEISEY une armoire, il est arrivé des lampes, des casseroles, j'ai apporté un lit et quatre chaises. On s'est meublé avec des dons et je crois qu'on n'a acheté qu'un vase avec des fleurs pour mettre dedans.

Puis Françoise s'est installée.

Alors, là commence une chose que j'aurai bien de la peine à décrire avec des mots Françoise..... son accueil, sa lucidité, son courage, ce don pour discerner la fille qui était en face d'elle (ce que nous appelions "son flair") ; je ne crois plus qu'un mythomane ait jamais pu tromper Françoise longtemps, et cette simplicité chaleureuse avec toutes.

Nous n'avons pas inventé les orientations ANEF; ni l'esprit ANEF, c'est François et l'Équipe qui l'entourait, qui l'ont créé, pas avec des phrases, ne en se mettant la tête dans les mains pour sortir un beau texte, mais en vivant au jour le jour la tâche difficile pour ne pas dire impossible, qui était leur pain quotidien.

Françoise a été tout : la secrétaire administrative, l'assistante sociale, l'éducatrice "la plaque tournante" (comme on dit), le foyer d'hébergement.

Que de filles ont logé avec elle, dans ces deux petites pièces de la rue des Canettes, à grand renfort de matelas pneumatiques. Même une fois un bébé pendant dix neuf jours. Ne me demandez pas quels étaient les jours de congés de Françoise, ses heures de détente je ne le sais pas, je sais qu'elle était toujours là, efficace et accueillante.

Au bout d'un an à ce rythme, on a pris solennellement l'engagement de ne plus laisser personne aux canettes... mais on a continué à le faire dans quelques cas d'extrême urgence.

Naturellement l'équipe a aidé Françoise de son mieux. Nous avons divisé le travail, un peu arbitrairement en cinq services.

Les voici, avec leurs responsables du début :

Loisirs : Monique BEAUTE NERY, puis

Angèle BERTHY

Travail et placement : Angèle BERTHY

Enfants : Claudie FAUCONNIER puis Brigitte HAARDT

Équipement et prêts : Françoise de CHERISEY

Logement : Françoise de CHERISEY aidée de Nicole WOLF.

L'équipe des bénévoles s'est considérablement augmentée dès que nous avons eu un centre aux Canettes. Il en est venu par Angèle, par Françoise, par Paule de BOISSIEU, par Claudie FAUCONNIER, par toutes. Françoise de CHERISEY a continué une équipe remarquable qui n'a cessé de s'augmenter et rend encore journellement des services précieux à l'AN

Françoise de CHERISEY a été bonne à tout rue des Canettes, j'allais dire bonne à tout faire. Combien de fois a-t-elle tenu la porte, le téléphone, bouché un trou d'urgence, pris une fille en charge.

Elle s'est occupée pendant fort longtemps du placement des employées de maison, allant vérifier sur place les conditions de travail et la chambre de la jeune fille, essayant la mauvaise humeur de l'employeur, lorsque l'expérience s'était révélée désastreuse.

Je survole maintenant quelques comptes-rendus de bureau ou de Conseil d'Administration, parmi bien d'autres, pour vous montrer que l'édification de la section parisienne ne nous faisait pas oublier la chère province.

Novembre 1952 : réunions des correspondantes de Province (correspondantes désignées à la suite des stages).

1er Juin 1953 : dans un compte-rendu du bureau national : "à Lyon, Nantes, Clermont Ferrand, des équipes se constituent. A Bourges, Tours, Nancy, Toulouse, prospections faites par F. MALLERON".

17 Octobre 1953 : bureau national : il apparaît nécessaire de scinder en deux parties totalement distinctes les activités de l'ANEF. :

1°) Plan National

2°) Plan Régional dans lequel s'insère la section parisienne.

14 Novembre 1953 : Monsieur GOUTET Pierre entre au conseil d'administration de l'ANEF et j'ai la joie de le présenter au conseil comme notre futur président.

A cette même réunion du 14 Novembre 1953, je note dans le procès verbal :

"la section parisienne, créée en Octobre et dont l'expérience est une nécessité, se détache en ce moment difficilement du national".

Au conseil d'administration du 14 Mai 1954, et ceci est une grande nouvelle à mai d'un caillou blanc : "l'activité de la section de Nantes s'augmente, des équipes de bénévoles sont créées, l'achat d'un local est prévu, le comité se constitue. Melle MALLERON fait de fréquents voyages à Nantes, prend contact avec Melle NOCET et le Comité".

25 Novembre 1956 : Nantes : le comité est constitué. Au foyer du Marchix. Melle NOCET assure une permanence de 14 H jusqu'au soir. Melle GALLET s'occupe des jeunes filles hébergées au Foyer où elle habite. Melle NOCET entre au conseil d'administration. "LYON : une permanente ANEF est organisée deux fois par semaine".

PARIS : Depuis octobre 1954, la section parisienne est distincte du National. Melle LE ROY travaille à mi-temps, Melle GOUSSOT à quart de temps. L'achat du foyer de la rue Claude Deacen est décidé. Un don de l'Abbé Pierre couvrira l'achat, mais il y a beaucoup de réparations et l'équipement du foyer à prévoir".

4 Décembre 1954 : Conseil d'Administration et Assemblée Générale :
élection du bureau : - Mr GOUTET - PRESIDENT
- Mme MICHELIN - vice-Présidente
- Mme FAUCONNIER - secrétaire générale
- Mme HAARDT, secrétaire générale adjointe
- Mr Noël REPOUX - trésorier
- Mme de CHERISEY, trésorière adjointe.

6 Mai 1955 : Voyage de Mme MICHELIN à LYON, de F. MALLERON à NANTES

"la section parisienne a le souci de se réorganiser dans une autonomie réelle, détachée du secrétariat national. Il est urgent de constituer un comité".

15 Octobre 1955 : Embauche de M.C. VIGIER à la section parisienne.

Je m'arrête là. Mon propos n'est pas de dire l'extraordinaire grandissement de notre ANEF du fait de son président, ni de vous dire le merveilleux travail accompli par F. ASTRUC dans les sections de province. Ce serait à chaque responsable de section à le faire connaître.

Je voulais surtout vous montrer les premiers pas de l'ANEF, ses recherches, ses tâtonnements. La suite de l'histoire, elle est dans la mémoire de beaucoup d'entre vous.

et il vous est facile de la chercher dans les textes comme je l'ai fait pour vous.

Il faudrait conclure : à Clermont les jeunes équipières de l'ANEF m'appellent en riant "la mère fondatrice", c'est plutôt gentil, mais pas tout à fait exact, puisqu'il y a sept mères fondatrices.

Disons que nous sommes une famille. La section parisienne est la fille aînée et e a maintenant de nombreuses soeurs.

Dans une famille, dieu merci, il y a des individualités bien diverses et nous n'avons jamais charché à ce que toutes les sections soient calquées sur le même modèle (voir règlement intérieur : "l'ANEF doit être essentiellement vivante et adaptée aux besoins de chaque région. Il n'ya donc pas de programme fixe de section".

Mais, dans une famille, il y a un fond commun de richesses où chaque enfant puise, dont il est imprégné et auquel il reste fidèle au travers de toutes ses caractéristiques individuelles qui peuvent être très diverses.

Ce fond commun, il existe à l'ANEF, il est fait de l'amour et du respect de nos filles. Il est notre bien.

Que la section parisienne, qui est la fille aînée, soit plus turbulente dans son développement, ce n'est pas très étonnant, elle a grandi si vite. Qu'elle soit même à la pointe d'une recherche, je ne le lui reproche pas, c'est bien son rôle d'aînée.

Que les autres sections qui ont conscience d'être des personnalités et de faire un travail valable, la regardent parfois avec une pointe d'agacement.... c'est aussi ce qui se produit dans toutes les familles.

Il y a un mot sur lequel je voudrais attirer votre attention. C'est ce mot entr'aide qui n'est pas un hasard dans le nom de l'ANEF : l'entr'aide cela existe très f dans une famille unie.

A L'ANEF, l'entr'aide que vous donnez à vos filles, celles qu'elles vous apportent à leur tour (vous savez bien qu'elles vous aident).

L'entr 'aide entre les Equipières et les Permanentes

L'entr'aide entre les Comités et les Permanentes

L'entraide d'une section à une autre section

Cda va loin, Pensez y souvent.

Je n'ai pas peur de vous dire que, lorsque le départ de Françoise m'a paru inéluctable mon premier réflexe a été de joindre ma démission à la sienne. Françoise, elle est pour moi l'âme de l'ANEF. Que peut-on faire d'un corps sans âme. ? S'en aller aussi ? Tout casser ? Et je ne suis pas la seule a avoir eu cette tentation.

Mais les filles sont là. C'est pour elles qu'est faite l'ANEF. C'est pour elle que nous devons travailler dans un esprit réel d'entraide à sortir de cette crise, à continuer le travail entrepris. C'est Françoise, elle-même, qui nous le demande.

Et nous continuerons dans l'esprit qu'elle a infusé à l'ANEF.

Il n'y a pas d'autre manière de la remercier que d'essayer de la continuer.
